

Roland PFEFFERKORN, *Inégalités et rapports sociaux.
Rapports de classes, rapports de sexes*

Paris, Éd. La Dispute, coll. Le genre du monde, 2007, 412 p.

Philippe Hamman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2563>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2007

Pagination : 436-439

ISBN : 978-2-86480-849-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Philippe Hamman, « Roland PFEFFERKORN, *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes* », *Questions de communication* [En ligne], 12 | 2007, mis en ligne le 12 avril 2012, consulté le 15 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2563>

Ce document a été généré automatiquement le 15 novembre 2019.

Tous droits réservés

Roland PFEFFERKORN, *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes*

Paris, Éd. La Dispute, coll. Le genre du monde, 2007, 412 p.

Philippe Hamman

RÉFÉRENCE

Roland PFEFFERKORN, *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes*. Paris, Éd. La Dispute, coll. Le genre du monde, 2007, 412 p.

- 1 Professeur de sociologie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, Roland Pfefferkorn est un spécialiste reconnu des inégalités sociales dans la France contemporaine, étudiées plus spécialement dans leur dimension cumulative : les inégalités entre hommes et femmes, en croisant rapports sociaux de sexe et de classe, et l'articulation des différents rapports sociaux (rapports de classe, de sexe, de génération, de « race », etc.). C'est ce cheminement de recherche dont rend compte cette version remaniée du mémoire d'habilitation à diriger des recherches qu'il a soutenu en 2004, sur le thème *Inégalités et rapports sociaux, l'éclipse des classes, l'émergence du genre*. L'ouvrage en présente toutes les qualités : construit et rigoureux, il est fondé sur une organisation claire et explicitée, qui sert de guide de lecture, et s'appuie sur un appareil de notes et une bibliographie conséquente. Ceci en fait une publication de référence, qui sera utile à un public académique, étudiant mais aussi citoyen, désireux d'en savoir plus sur un sujet risqué.
- 2 L'approche retenue présente trois intérêts majeurs. Il s'agit d'abord de rendre raison des inégalités et des rapports sociaux, en les resituant dans une trame diachronique qui permet de suivre les concepts en jeu dans leur construction, leur exposition, quant aux porteurs qui émergent et aux moments d'étiollement ou de réappropriations qu'ils connaissent. Est ainsi bien rendue l'inscription spatiale et temporelle des problématiques des rapports de classes et de sexes. À ce titre, l'auteur a raison de parler d'un travail

nécessairement « engagé », rappelant le distinguo entre « objectivité » et « neutralité » (pp. 26-28). Deuxième point fort, Roland Pfefferkorn déborde une perspective qui ne serait que franco-française - quand bien même le travail est-il légitime et immense en soi. L'éclairage est d'autant plus opérant qu'il passe par un regard comparatiste, à deux niveaux : d'une part, la littérature mobilisée - les travaux et références anglo-saxonnes notamment sont nombreux -, et de l'autre, l'effort de contextualisation par rapport aux expériences américaines et allemandes (en particulier), dans les dynamiques restituées et les usages variables des concepts qui sont soulevés. Enfin, ces développements pensent ensemble les rapports qui se nouent entre les différents groupes sociaux, sachant que les appartenances sont multiples ; les rapports de classes et de sexes sont plus spécialement retenus, qui irriguent les deux grandes parties de l'ouvrage, sans négliger la transversalité.

- 3 L'auteur débute par quelques jalons utiles au lectorat non spécialiste. Le concept de rapport social est clairement exposé, en tant que paradigme de l'intelligibilité de la réalité sociale, en spécifiant en quoi il s'agit de dépasser à la fois l'individualisme méthodologique et le holisme. Sont ensuite contextualisées, par un détour socio-génétique, les problématiques des rapports sociaux de sexe et de classes. Cette entrée dans la thématique en est autant une dans toute une production littéraire et scientifique, dont les conditions de fabrique sont éclairées.
- 4 La première partie de l'ouvrage porte sur la « disparition et [le] retour des classes sociales » (pp. 31-199) et se décline suivant une progression dynamique. Une introduction rappelle les principales « querelles » autour des classes sociales dans différents contextes (tradition marxiste, courants sociologiques américains et allemands...), afin de mettre en perspective plus distanciée le « discours de classe » largement décliné en sciences sociales en France jusqu'à la fin de la décennie 1970. Trois chapitres s'ouvrent alors et se répondent. Le premier s'attache à ce que l'auteur nomme le « paradoxe du tournant néolibéral », s'agissant du recul important des analyses en termes de classes au tournant des années 80. En effet, si la sociologie française a été nettement « classiste » du début du XX^e siècle jusqu'à la fin des années 70 - l'utile panorama dressé, de Maurice Halbwachs à Pierre Bourdieu, et bien d'autres, (pp. 58-77) en convainc -, la stigmatisation d'un tel discours, en France comme dans d'autres pays capitalistes, s'observe au moment-même où les inégalités sociales connaissent un accroissement sensible. Roland Pfefferkorn le pointe, dans le cas français, chiffres à l'appui, et en mobilisant de nombreuses sources de la littérature. Il retient comme autant d'analyseurs les inégalités de revenus, mais aussi celles face au logement et à l'école. C'est dire que la question des inégalités ne se limite pas à l'« avoir » monétaire et patrimonial, mais doit prendre en compte l'« accès à », quant à un certain nombre de droits (scolarisation, etc.). Cette première approche, thématique, est judicieusement complétée par l'étude d'un certain nombre d'indicateurs synthétiques construits en France, par la statistique publique mais aussi la recherche et la sphère associative, pour suivre l'évolution des inégalités et faciliter des comparaisons internationales : l'indice de bien-être économique, l'indicateur de progrès véritable, celui global de santé sociale et le baromètre des inégalités et de la pauvreté sont interrogés.
- 5 On arrive ensuite au deuxième chapitre, couvrant les années 80-90, c'est-à-dire celles d'une occultation des classes dans l'analyse sociologique, que l'auteur relie au succès de « discours de substitution » (pp. 103 et sq.). Il est en particulier question de la rhétorique de « moyennisation » de la société (schématiquement, le recul de la conscience de classe et l'expansion des catégories moyennes), notamment discutée à partir des travaux de

Henri Mendras qui la mettent en avant. Une autre posture relevée est celle de l'individualisation des inégalités sociales, notamment défendue par Pierre Rosanvallon en France - son essai *La nouvelle question sociale* (Paris, Gallimard, 1995) est emblématique. C'est ensuite la diffusion des notions de lien social et d'exclusion (comme la rupture de ce lien) qu'aborde Roland Pfefferkorn, en questionnant parmi d'autres travaux, ceux de Serge Paugam. C'est sur l'hypothèse de l'« occultation du conflit » (p. 131) qu'il clôt ce chapitre, occultation lue comme une tendance séculaire de la sociologie française depuis Emile Durkheim, également repérable dans le monde anglo-saxon (Anthony Giddens, Jürgen Habermas...).

- 6 Les classes sociales sont-elles alors mortes ? Au contraire, dans son troisième chapitre, Roland Pfefferkorn soutient l'hypothèse de leur actuel retour dans le discours des sciences sociales françaises, à partir de prémices relevées dans les années 90, à la fois dans le mouvement social (les grèves et manifestations de l'automne 1995...) et les publications. Ceci s'accélère à partir de 2002 dans les revues comme les ouvrages collectifs. Et l'auteur de montrer que la société française se caractérise par des processus de « segmentation, de hiérarchisation et d'opposition conflictuelle » qui donnent « naissance à des groupements macro-sociologiques présentant toutes les caractéristiques des classes sociales au sens plein » (p. 159). Corrélativement, des études sociologiques ont permis un renouvellement de la lecture des classes sociales, qu'il s'agisse - parmi les exemples cités - de la bourgeoisie (Michel Pinçon et Monique Pinçon-Chariot...), des ouvriers (Stéphane Beaud et Michel Pialoux...), des cadres (Paul Bouffartigue...), etc.
- 7 Roland Pfefferkorn engage ensuite la deuxième partie de son propos (pp. 201 -370), consacrée à l'« émergence du genre », à nouveau déployée en un tri pie mouvement. Le chapitre 4 interroge la « Révolution féministe » (p. 225) à travers les analyses théoriques développées autour du mouvement féministe dans les années 1968-1976. Le texte en rend la diversité, en distinguant les concepts d'exploitation, de domination, de discrimination et de stigmatisation comme autant de dimensions de l'oppression des femmes. De nombreux débats sont abordés, restituant la dimension processuelle des évolutions de la pensée féministe autant que les controverses qui la parcourt : pensée de la différence ou de l'(in)égalité, qui oppose les courants différencialiste et matérialiste ; déconstruction des visions biologiques des rapports entre hommes et femmes, à travers la promotion des concepts de patriarcat et de mode de production domestique- ce qui emporte des divergences sur le degré d'autonomie de celui-ci et son articulation avec le mode de production capitaliste ; élaborations théoriques autour de la dialectique production/reproduction (articulant structure familiale et système productif), d'abord, et, à partir de là et en dépassant ce premier clivage, avancée du concept de division sexuelle du travail (qui lie l'appréhension des deux sphères domestique et professionnelle).
- 8 Là n'est pas tout : si le concept de rapports sociaux de sexe s'est progressivement imposé en France au cours des années 80 en sociologie, il ne peut passer sous silence la diffusion internationale rapide, à partir des États-Unis, du concept de genre (*gender*), qui peut aujourd'hui être tenu pour fédérateur des recherches centrées sur les rapports entre hommes et femmes, y compris en France. Le chapitre 5 se concentre précisément sur ces deux élaborations conceptuelles majeures. Illustration de la force du flou, la notion de genre présente une polysémie qui contribue à expliquer le succès de ses appropriations. Mais ceci a pour conséquence certaines ambiguïtés quant à la distinction entre sexe et genre (ne pas réifier la naturalité du sexe...), et la place du conflit et des rapports de classe (qu'il ne s'agit pas de faire oublier...). Se fondant sur un important corpus de

travaux, Roland Pfefferkorn préfère alors souligner la portée du concept de rapports sociaux de sexe, en dégagant ses traits majeurs : l'antagonisme y occupe une place centrale, notamment par rapport à la question du travail, à la fois « levier de la domination... et celui de l'émancipation » (p. 299) ; il permet de penser les interactions entre rapports de sexe et de classe, en même temps que de restituer l'épaisseur d'une inscription socio-historique.

- 9 Un trait essentiel tient dans le caractère contradictoire de ces évolutions. C'est bien ce sur quoi insiste Roland Pfefferkorn dans le dernier chapitre de l'ouvrage, en rendant raison à la fois des facteurs réels de réduction des inégalités entre hommes et femmes : meilleure scolarisation des filles, développement de l'activité professionnelle des femmes et maîtrise de la contraception... ; mais aussi du maintien d'un certain nombre d'inégalités, qui s'inscrivent dans plusieurs espaces : l'espace domestique, d'abord (s'agissant des tâches ménagères, de la prise en charge des enfants et/ou des personnes âgées dépendantes, ou encore de la diversité des affaires familiales à gérer...) ; l'espace public, ensuite, où les hommes occupent toujours largement les positions de pouvoir (vie politique, haute administration...) ; l'école également où, nonobstant des évolutions significatives, différentes filières demeurent fortement sexuées (à l'exemple des filières scientifiques, techniques et professionnelles dans le second degré...) ; dans la sphère professionnelle, enfin, où certains emplois et métiers restent également assez nettement sexués - un seul exemple : la moitié des femmes actives font partie du groupe des employées.
- 10 La conclusion du livre (pp. 371-392) en reprend l'idée directrice : l'articulation des rapports sociaux et l'intérêt à raisonner en relation. D'où un propos ample - et c'est une force de ce travail, qui « ouvre » aussi sur d'autres rapports sociaux structurants, de génération et de race en particulier. Finalement, quatre points transversaux ressortent : penser des rapports sociaux entremêlés, c'est-à-dire se situer au niveau de leur articulation, et des intersections entre classes, sexes, races, générations... ; penser, corrélativement, pour chacun de ces rapports sociaux, l'articulation entre différents niveaux, espaces et champs de la réalité sociale, nécessairement plurielle ; articuler aussi à chaque fois situation objective du groupe considéré et subjectivité des membres de ces différents groupes ; enfin, inscrire ces rapports sociaux (et leurs contradictions) dans le temps et dans l'espace, dans le mouvement et la comparaison. Toute la portée de l'ouvrage peut se comprendre de la sorte, démontrant avec raison que les rapports sociaux de classe et de genre méritent largement l'intérêt des sciences sociales françaises.

INDEX

oeuvre Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classes, rapports de sexes - (Roland Pfefferkorn, 2007)

AUTEUR

PHILIPPE HAMMAN

CRESS, université Marc Bloch-Strasbourg 2

phamman@umb.u-strasbg.fr